

faiblissaient ; un nuage rouge passait quelquefois devant ses yeux, et il sentait une sueur de mort humecter son visage.

—Viendra-t-elle ! viendra-t-elle ! disait-il, les regards attachés sur le chemin poudreux.

Toutes les heures de sa vie lui revenaient à la mémoire ; il les voyait l'une après l'autre, depuis l'heure sinistre qui lui déroba son père, jusqu'à celle où il avait baisé le linceul pâle et glacé de M. de Blettarins. Combien d'heures tristes pour quelques heures illuminées ! Il attendait toujours, et il sentait que sa vie s'en allait. Vingt fois il regarda sur la route, croyant entendre le bruit d'une course lointaine, et vingt fois il retomba sur l'herbe, trompé dans son attente. Enfin le galop de deux chevaux le fit se soulever à demi sur le coude. Il ne se trompait pas cette fois, c'étaient Christine et Coq-Héron. Il ouvrit ses bras, Christine s'y jeta. Elle était pâle à faire peur et n'avait plus de larmes pour pleurer.

—Où est Paul-Emile ? demanda Hector.

—Il est mort, répondit Coq-Héron.

—Et frère Jean ?

—Mort aussi !

Hector laissa tomber sa tête sur l'épaule de Christine.

—Tous morts ! tous ceux qui m'ont aimé ! excepté toi, dit-il en tendant la main à Coq-Héron.

Coq-Héron détourna son visage pour ne pas laisser voir qu'il pleurait.

Hector garda quelques minutes le silence ; il respirait avec peine. Le soleil se leva dans ce moment et couvrit la campagne de ses rayons ; le ciel était bleu, la journée promettait d'être charmante. Les alouettes chantaient dans l'air. Hector regarda l'horizon baigné de lumière et pressa Christine de ses bras affaiblis.

—Il eût fait bon vivre ! dit-il.

Sa tête, un instant soulevée, retomba sur sa poitrine ;